

Débat.

Guy Lazorthes : Ma question concernera la limite qu'on peut donner à ce qu'on appelle langage. Naturellement, je pense aussitôt, comme vous, au langage gestuel chez l'homme, mais aussi chez les animaux. Savez-vous qu'on a maintenant quelques idées sur ce qu'on appelle le delphinois : le langage des dauphins. Vous avez deux bassins, dans le bassin de gauche vous apprenez à quatre ou cinq dauphins à passer dans des cerceaux, à jouer avec un ballon etc.... Une nuit se passe, durant laquelle on les entend jacasser, et le lendemain dans le deuxième bassin, à droite, on apprend les mêmes choses aux autres dauphins; mais ils apprennent beaucoup plus vite. On peut penser que pendant la nuit ils se sont parlés. C'est un peu élémentaire mais à partir de là, on a décrypté plusieurs sons et on est en train de bâtir le delphinois.

Dominique Laplane : J'ai donné ma définition du langage comme l'utilisation de symboles articulés par une syntaxe. Le langage gestuel banal n'utilise que peu de symboles, beaucoup de désignation mais pas de syntaxe. Si vous parlez maintenant de la langue des signes, c'est un langage comme les autres. Des études linguistiques ont été faites. Il y a des aphasiques pour la langue des signes, on y retrouve les mêmes types de troubles que chez les aphasiques ordinaires.

Guy Lazorthes : Et pour les sourds muets ?

Dominique Laplane : Il n'y a aucun doute que la langue des signes est un des gros arguments que j'ai à opposer à mes adversaires quand on discute de la différence entre singes et hommes. On nous a dit que les singes n'ont pas de langage faute de larynx capable d'émettre des sons articulés mais s'il n'y avait que cela, ils auraient inventé le langage des signes. Or ils ne l'ont pas fait. Alors que toutes les communautés humaines de sourds et muets qu'on a pu recenser ont inventé leur langage des signes, chacun différent, bien entendu.

Guy Lazorthes : Ce langage des signes est-il international ?

Dominique Laplane : Non, justement, il n'est pas international. Le premier langage repéré était celui de Paris, par l'abbé de l'Epée au 18^{ème} siècle. Peu de temps après, les méthodes de cet abbé ont été exportées aux USA. On s'est aperçu qu'il y avait dans des îles, le long de la côte atlantique des USA, des communautés qui vivaient de façon très autarcique, qui se reproduisaient par conséquent de manière endogamique, dans lesquelles il y avait une très grande proportion de sourds et muets, si grande même que les entendants parlaient la même langue des signes que les sourds. Je crois que c'est de là qu'est né l'ASL, *American Signal Language*, qui est différent du langage signé en France ou en Chine. Le dernier qu'on ait découvert, à ma connaissance, c'est chez une population indienne du Sud Mexicain.

Jean-François Lambert : Il a été rapporté le cas (j'ignore s'il en existe d'autres) de deux jeunes enfants abandonnés pendant la guerre et recueillis par une nourrice sourde, muette et débile qui les a seulement nourris. Cela s'est passé, je crois, au Danemark. On a retrouvé les enfants alors qu'ils avaient 9-10 ans et on a pu constater qu'ils avaient développé un langage qui n'était ni le danois (leur langue maternelle présumée), ni aucune autre langue connue mais qui, néanmoins, était une vraie langue avec une syntaxe et un vocabulaire assez étendu.

Dominique Laplane : Il est extrêmement frappant qu'on puisse faire une analyse linguistique du langage des signes et que les aphasies de ce langage aient les mêmes caractéristiques que chez les gens parlant devenus aphasiques. Vous savez qu'il y a différentes variétés, il y a des formes qui sont plus agrammatiques, des formes qui sont plus avec des paraphrasies, des gestes qui sont approximatifs.

Pierre Perrier : Je rappelle qu'il existe beaucoup de langues de chasseurs qui sont des langues de gestes, il y en a chez les amérindiens, en Afrique, dans toutes les communautés de chasseurs qui sont amenés pour des raisons de discrétion vis-à-vis du gibier à communiquer par gestes. Les gens qui ont étudié ces communautés disent tous que le langage à la même structure que le langage parlé de la tribu correspondante, mais en plus, il est toujours mime du réel, c'est-à-dire qu'il essaie d'avoir le maximum de sens en faisant des mimes ou des métaphores. Le problème de la métaphore est assez intéressant puisque, quand il s'agit d'exprimer des choses compliquées, on reprend un geste plus classique mais dans un autre sens. Donc là, il y a bien une attribution de sens. Il y a deux niveaux : l'attribution de sens qui est dans le cas où on est en métaphore et le geste de mimisme qui rappelle tout à fait ce que vous avez dit sur les réseaux neuronaux, qui est une façon d'avoir en commun une approximation rapide d'images, de gestes puisque je pense que dans le cerveau on est plus sensible à ce qui est global et qui bouge qu'à ce qui est immobile. Tous ces éléments gestuels ont une structure commune parce que le geste de formation du signifiant est plus important que la partie orale structurée : la pensée n'a pas besoin d'être exprimée de façon langagière.

Basarab Nicolescu : Je dois vous dire que je suis dans une résonance quasiment totale avec tout ce que vous avez dit. Je n'ai qu'une seule question, une suggestion peut-être. Est-ce que ce ne serait pas utile d'affiner cette notion de pensée sans langage en introduisant trois niveaux différents : une pensée conceptuelle sans langage, une pensée émotionnelle sans langage, une pensée motrice sans langage. Comment appliquez-vous cette notion de pensée sans langage à la pensée émotionnelle ? Vous avez pris des cas pathologiques dans vos exemples, mais ce qui m'intéresse ce sont les cas de normalité car cela doit agir dans les cas tout à fait normaux, je veux dire de notre vie courante : je pense à la valeur cognitive de la pensée émotionnelle, sans langage, sans mots, sans concepts communicables, discursifs.

Dominique Laplane : Vous avez raison d'insister sur la pensée émotionnelle, sur l'affectivité. Je l'ai mentionnée simplement en passant - au début - en disant que j'inclus dans la pensée sans langage toute la vie mentale y compris, bien entendu, la pensée émotionnelle. Évidemment, je me suis basé sur les modèles que j'ai à ma disposition, or beaucoup sont des modèles pathologiques. La neuropsychologie est l'étude de modèles pathologiques pour essayer d'en tirer quelques conclusions qui permettent de cerner un grand nombre de problèmes. Jusqu'à présent, l'IRM ne nous a que peu appris sur la localisation du langage : quelques détails, par exemple sur la localisation un peu différente des deux langages d'un bilingue. Cela pour dire que la neuropsychologie travaillant à partir de certains cas pathologiques a fourni bien des éléments intéressants. Or quand on pénètre dans le domaine émotionnel, la pathologie devient essentiellement psychiatrique et dans ce domaine les données lésionnelles sont fragmentaires. Il y a des régions cérébrales dont les lésions ou la stimulation entraînent des troubles de l'affectivité. Toutefois nous ne sommes plus à l'ère de la phrénologie et la question des localisations doit être abordée ici comme ailleurs avec souplesse. Il s'agirait, disons, d'un réseau de régions participant à la réalisation de l'affectivité. Mais encore une fois nos connaissances sont ici beaucoup plus embryonnaires que dans le domaine cognitif. Il reste évident que les zones cérébrales d'élaboration de l'affectivité sont totalement distinctes des zones du langage. En contrepartie, il ne faut pas oublier que le cerveau fonctionne comme un tout. Un point tout à fait évident et qui n'échappe pas à certains philosophes, c'est le rôle de l'affectivité dans la vie cognitive. L'expression la plus simple de ceci consiste à faire remarquer que le logicien

(je prends le logicien parce que c'est lui qui travaille dans le domaine qui paraît le moins affectif qui soit), ferait autre chose s'il n'y trouvait pas d'intérêt. Il faut qu'il y ait une motivation et la motivation repose au moins en partie sur des bases affectives. Pour la pensée motrice, c'est une question de définition. Mais il ne faut pas faire un gros effort pour voir la continuité: la motricité organisée ne se passe pas non plus sans qu'il y ait une motivation.

Bernard d'Espagnat : Vous nous avez montré que la pensée et le langage ne sont pas la même chose, mais les exemples que vous nous avez donnés me semblent indiquer qu'il existe un langage sans pensée plutôt qu'une pensée sans langage. Vous nous avez rappelé par exemple qu'en physique quantique, où il n'y a plus de représentation vraiment qui marche, le langage permet de faire des prédictions d'observations. Et cela, peut-on dire, sans qu'il y ait pensée derrière, car la pensée voudrait qu'on se représente des choses et l'on n'arrive pas à se les représenter de façon cohérente. Donc, c'est là un exemple qui semble montrer qu'il existe un langage sans pensée, plutôt que le contraire.

Dominique Laplane : Effectivement je suis passé très vite sur la démonstration de la pensée sans langage faute de temps, mais c'est sur elle que j'insiste face à d'autres publics. Elle se fonde sur des données concernant les aphasiques, les animaux, les enfants sans langage, les sourds-muets non éduqués et peut-être surtout la pensée de l'hémisphère droit déconnecté du gauche. On néglige trop aussi les expériences plus banales que sont la compréhension en situation de formules elliptiques, celle des figures de rhétorique, la traduction qui ne peut être littérale, etc. On a aussi des exemples inverses c'est-à-dire de la détérioration de la pensée sans la détérioration du langage: les délires et les perturbations de la pensée par lésions frontales, soit dans le domaine logique (travaux de Luria) soit dans le domaine affectif, et aussi les troubles reconnus depuis quelques années sous le nom d'asémanties qui se rencontrent dans les maladies d'Alzheimer où le vocabulaire est conservé mais n'a plus de correspondance. Mais il y a tout un lot de faits concernant l'existence d'une pensée sans langage. Je ne pense pas que le formalisme du physicien soit à proprement parler un langage sans pensée, car le physicien perçoit parfaitement la logique de son discours, mais cette logique est là pour traduire directement des expériences surprenantes parce qu'elles ne correspondent plus du tout aux représentations du monde que le physicien tire de ses expériences sensorielles communes.

Basarab Nicolescu : Dans l'exemple de Luria, il s'agit de pensée sans langage.

Dominique Laplane : Il démontre que quand des lésions frappent certaines régions qui ne sont pas du tout responsables de perturbations du langage - puisque le langage fonctionne normalement - le langage est totalement incapable d'arriver à une performance pour lequel il est fait. La pensée est profondément perturbée. Le délire aussi est, pour moi, très convaincant, pourtant personne n'en parle, alors que c'est l'exemple le plus commun.

Hervé Zwirn : Tous ces exemples montrent qu'il y a une indépendance entre la pensée et le langage. Il peut y avoir des pensées sans langage, des langages sans pensées et l'association étroite des deux que l'on faisait avant n'est pas si évidente.

Dominique Laplane : C'est-à-dire qu'elle n'est pas si étroite que l'on disait, mais le cerveau fonctionne normalement comme une unité. Par conséquent, le tort des philosophes ou des linguistes, si je puis m'exprimer ainsi, c'est de s'être mis la tête dans les mains en disant : j'ai plein de mots dans la tête, et par conséquent, il n'y a pas de pensée sans langage. Ce n'est pas la bonne façon d'aborder la question. En revanche, considérer que le langage traduit une pensée déjà largement préformée à des conséquences considérables, en particulier quand vous considérez la sémantique. La sémantique linguistique est le fiasco le plus extraordinaire qui soit : plus de 30 ans

de travail pour essayer de comprendre comment fonctionne le langage sans aboutir à rien parce qu'on essaye de traduire le langage commun en langage plus abstrait. La réalité est, naturellement, exactement l'inverse, comme le démonte cette remarque banale que l'extension du champ sémantique et la rigueur sont opposées l'une à l'autre. Vous ne pouvez pas avoir un langage parfait. Toujours la pensée déborde le langage sauf, encore une fois, dans les raisonnements logiques abstraits, dont le but même est de ne pas dépendre de "l'intuition", c'est-à-dire de la pensée sans langage. Tout se passe bien tant que ce langage logique reste totalement abstrait, comme dans les mathématiques pures, ou sous contrôle de l'expérience, comme en physique. C'est lorsque l'on se passe des vérifications qu'on entre dans la science-fiction, sans même y prendre garde, en imaginant par exemple des mondes multiples, ou dans des philosophies abstraites et absconses.